

Cahiers du Cédic

n° 5 – Décembre 2008 – p. 77-82

[Olla Podrida]

Denis Marion, écrivain engagé

par Paul Delsemme

Denis Marion, écrivain engagé

Paul Delsemme

Littérateur pratiquant tous les genres, essayiste, auteur dramatique, scénariste, romancier, nouvelliste, biographe, traducteur, critique littéraire, critique d'art et, avec persévérance, critique de l'art cinématographique, Denis Marion (pseudonyme de Marcel Defosse), né à Saint-Josse-ten-Noode le 15 avril 1906, est tombé dans un oubli total, inadmissible. C'est un déni de justice qu'il faut réparer.

Diplômé docteur en droit de l'Université libre de Bruxelles en 1927, il exerça le métier d'avocat jusqu'au lendemain de la Libération, tout en s'adonnant à une activité de critique littéraire et culturel, révélatrice de la nécessité pour lui de lier toujours ses collaborations à une forme d'engagement progressiste, en art ou en politique.

C'est ainsi qu'il fut l'un des collaborateurs le plus assidus du mensuel *Variétés*, fondé le 15 mai 1928 par Paul-Gustave van Hecke et qui parut jusqu'au 15 avril 1930. Ouvert au surréalisme et couvrant la totalité de la création artistique, y compris donc les domaines ignorés ou méprisés des pontifes de la critique –, *Variétés* fut sans conteste le plus original et le plus percutant des périodiques belges d'avant-garde lancés pendant l'entre-deux-guerres.

Après *Variétés*, la signature de Denis Marion ne cessa d'apparaître au sommaire des revues, plus particulièrement *La Nouvelle Revue Française* de 1928 à 1940 et *Documents* de 1934 à 1940, organe (à partir de 1935) de l'Association révolutionnaire culturelle. Puis s'élevant d'un niveau, il assumait de 1936 à 1940 la fonction de rédacteur en chef de *Combat*, hebdomadaire dénonçant le danger fasciste qui pesait sur la Belgique depuis le succès électoral du rexisme (21 députés, 12 sénateurs). La rédaction réunissait des représentants des partis de gauche et même quelques apolitiques, les uns et les autres convaincus qu'il fallait s'y prendre à temps pour éviter ce qui s'était passé en Allemagne. L'équipe entourant Denis Marion était nombreuse ; mais si on ne retient que ceux restés au poste du premier jour jusqu'au dernier, il faut nommer Victor Larock, Pierre Vermeylen, Henri Laurent, Armand Abel, Émilie Noulet, Albert Ayguesparse, André Thirifays et Tony Burniat.

Un événement allait porter *Combat* au cœur de la mêlée politique. Le dimanche 7 mars 1938, en fin d'après-midi, Léon Degrelle annonça la démission d'un député rexiste de Bruxelles et de son suppléant, ce qui entraînait une élection partielle. Le comité de rédaction de *Combat*, qui se réunissait tous les dimanches, comprit l'habileté de la manœuvre de Degrelle : face aux partis démocratiques combattant en ordre dispersé, Rex apparaîtrait comme un courant d'opinion fort et uni. Sur-le-champ, le comité imagina la bonne riposte. Dès le lundi midi, une édition spéciale de *Combat* proposait la candidature unique du premier ministre Paul Van Zeeland. Deux jours plus tard, la solution était adoptée par les dirigeants des partis. Le rexisme fut écrasé. Comme dira Denis Marion : « Ce fut l'heure triomphante de *Combat* ».

En juin 1939, il réunit en un volume, titré *Billets durs*, les articles qu'il avait publiés dans *Combat*, estimant avec raison qu'ils reflétaient bien trois années cruciales de l'histoire européenne, et il leur adjoignit neuf textes écrits de la même encre pendant cette période-là. Dans le neuvième, il relate longuement le second congrès de l'Association internationale des écrivains pour la défense de la culture qui, au mépris du danger, tint trois de ses séances, les 6, 7 et 8 juillet 1937, dans Madrid toujours occupée par les républicains, mais sans arrêt sous le feu des franquistes.

Les cinquante pages de cette relation, ainsi que maints de ses articles dans *Combat*, témoignent de sa profonde sympathie pour le peuple espagnol et pour la résistance des républicains à l'insurrection liberticide. Qu'il ait accepté, en 1938, de participer comme scénariste et dialoguiste à la réalisation du film qu'André Malraux voulait consacrer à la

guerre civile espagnole, apparaît comme une conséquence logique de sa réaction humanitaire et de sa conviction politique. Le film, intitulé *Sierra de Teruel*, tourné en Catalogne entre juin 1938 et l'avant-veille de la prise de Barcelone par Franco le 26 janvier 1939, fut achevé à Paris et devait être projeté publiquement en septembre 1939 ; mais la censure s'y opposa, la France étant entrée en guerre le 3 septembre et la projection d'une œuvre aussi ouvertement hostile au régime franquiste paraissant inopportune alors que la France et la Grande-Bretagne espéraient maintenir l'Espagne dans une apparente neutralité. Pendant l'occupation, les Allemands détruisirent le négatif et les copies existantes. Par chance, l'une d'elles leur échappa, qui permit à un distributeur, en juin 1945, de présenter au public le film sous le titre *Espoir*, choisi à dessein, dans le but de faire bénéficier l'œuvre cinématographique de la renommée du roman *L'Espoir*, publié par Malraux en décembre 1937.

L'inspiration littéraire de Denis Marion répond à la diversité des matières et des questions qui mobilisaient sa réflexion.

Ses articles dans *Variétés* – la plupart constituant d'authentiques essais – montrent que le phénomène cinématographique le fascina très tôt. Cette fascination ne cessa de l'habiter, comme en témoigne la succession de ses ouvrages spécifiques : *Aspects du cinéma* (1945), *Le Cinéma par ceux qui le font* (1949), *Erich von Stroheim* (1959), *André Malraux* (1970, réédité en 1997 sous le titre plus explicite *Le Cinéma selon André Malraux*), *Ingmar Bergman* (1979). À ces ouvrages très appréciés des connaisseurs, il convient d'associer son roman *Si peu que rien* (1945), dédié à René Clair, écrit entre 1940 et 1944, qui évoque les êtres et les choses du cinéma français des années trente. Singularisé par un sujet peu exploité, le récit est construit solidement, mais sans lourdeur ; le réalisme, d'une redoutable lucidité, ne laisse aucune illusion sur un milieu où l'esprit mercantile contrarie obstinément l'imagination artistique. Cet excellent roman a été traduit en allemand, sous le titre *Moon-Film Paris* (1949).

L'autre grand objet de la curiosité de Denis Marion, c'est la littérature anglo-saxonne, à laquelle, bon angliciste, il accède sans devoir recourir aux traductions.

En 1941, il publie confidentiellement *La Méthode intellectuelle d'Edgar Poe* (réédition mieux diffusée en 1952, via Les Éditions de Minuit), un essai d'une centaine de pages seulement mais d'une remarquable densité, où il étudie la démarche de l'écrivain américain face à des questions qui l'intriguaient : modes de divination, cryptogrammes, énigmes policières. La biographie de Daniel Defoe qu'il écrit entre octobre 1941 et avril 1942, à Bruxelles, loin des sources anglaises devenues inaccessibles, et qu'il publie en 1943 (*Te Deum laudamus ou la vie pleine de surprises de Daniel Foe, dit Daniel Defoe*), étonne aujourd'hui encore par l'étendue de l'information. *Moll Flanders*, le seul roman de Defoe qui ait connu un succès égal à celui de *Robinson Crusoé*, n'existait en français que dans la version de Marcel Schwob (1895), bien tournée, mais amputée d'une partie du texte original. En 1946, Denis Marion fournit une traduction intégrale, assortie d'une importante préface où il met en lumière la surprenante identification du puritain Defoe avec son héroïne, femme dissolue. Cet auteur du premier quart du XVIII^e siècle le subjugué : en 1957, il traduit un autre roman de la période faste de Defoe : *Lady Roxana*.

Nommé après la Libération directeur des services parisiens du journal *Le Soir*, Marcel Defosse, alias Denis Marion, abandonna sa toge d'avocat et entra dans la carrière de journaliste professionnel. Il en connut les honneurs : de 1946 à 1964, secrétaire de la Fédération internationale de la presse cinématographique, ensuite président d'honneur ; de 1950 à 1956, vice-président de la presse étrangère à Paris, président en 1957. L'Université libre de Bruxelles, par deux fois, rendit hommage à son brillant parcours professionnel : le 1^{er} octobre 1959, elle le chargea du cours « Déontologie de la presse » et en octobre 1964, elle lui attribua un cours nouvellement créé, « L'Art cinématographique, son histoire et ses moyens d'expression ».

Établi à Paris, il trouva l'exutoire de ses inspirations d'auteur dramatique plus aisément sans doute que s'il était resté à Bruxelles.

Deux de ses œuvres affrontèrent avec succès les feux de la rampe : *Le Juge de Malte*, pièce en trois actes, créée au Théâtre Montparnasse-Gaston Baty le 12 mai 1948, et *L'Affaire Fualdès*, « mélodrame à couplets, en cinq actes, quatre intermèdes et un prologue » (musique de Georges Van Parys), créé au Théâtre du Vieux-Colombier le 9 novembre 1950. Deux autres de ses pièces passèrent à la Radiodiffusion française : *Les Vedettes capricieuses*, donnée pour la première fois le 16 avril 1949, et *Moll Flanders*, la très habile adaptation du roman de Defoe, créée le 20 janvier 1955.

Le Juge de Malte montre quel genre de raisonnement aberrant tout fanatisme risque d'engendrer. L'action se déroule à Malte, au début du XVIII^e siècle. Le juge Cambo a été par hasard le témoin d'un meurtre, et il a identifié le coupable. Il se fait qu'il est chargé d'instruire l'affaire. Il estime que le juge Cambo n'a pas le droit de savoir ce que l'individu Cambo a découvert à un moment de sa vie privée. On ne peut être à la fois juge et témoin dans la même cause ! Menant le procès du boulanger Pietro, accusé du meurtre et qu'il sait innocent puisqu'il connaît le coupable, il recourt à tous les moyens dont il dispose, y compris la torture, pour faire apparaître la vérité. Cependant, Cambo est un brave homme, sensible à la souffrance qu'il fait subir à Pietro. Mais il applique implacablement les règles d'un système qu'il tient pour intangible. Montrant l'aveuglement du fanatisme, la pièce de Denis Marion produit, d'un bout à l'autre, jusqu'au dénouement inattendu, un effet dramatique puissant.

Denis Marion pouvait marquer de trois pierres blanches l'année 1955. Son adaptation de *Moll Flanders* était mise en ondes, une célèbre collection accueillit son *Christopher Marlowe dramaturge* et l'Académie royale de langue et de littérature françaises décerna le prix Lucien Malpertuis aux *Masques du destin*, une œuvre maîtresse, dédiée à André Malraux, trois dialogues et un monologue où il imagine les propos qu'auraient pu tenir des hommes célèbres amenés à se prononcer sur des questions primordiales pour eux. Ressuscitant un genre tombé en désuétude – le dialogue des morts –, l'auteur met face à face Socrate et le tyran Archélaos, Mozart et le baron de Grimm, Dostoïevsky et une jeune admiratrice, et il fait entendre Francis Bacon, monologuant à la Tour de Londres où, tombé en disgrâce, il est incarcéré. Les 112 pages des *Masques du destin* confirment que Denis Marion est un grand prosateur. On y trouve en abondance des phrases qui ravissent à la fois l'esprit et l'oreille. Citons, au hasard : « L'injustice n'est pas dans la sentence, mais dans la loi, qui ne connaît que le crime et qui ignore le criminel ».

C'est d'une plume aussi heureuse qu'il a écrit sa seconde grande biographie, publiée en 1963, *Guillaume le Taciturne*, captivante reconstitution d'une destinée dont la grandeur se mêlait d'étrangeté, récit alliant l'élégance à la clarté, la vivacité à la précision.

On n'aurait pas dit tout ce qu'il faut dire si l'on omettait de signaler que Denis Marion correspondait avec de nombreux écrivains et artistes, parmi lesquels d'éminents surréalistes – René Magritte, Paul Nougé, Marcel Mariën, Louis Scutenaire et Irène Hamoir ; qu'il était un spécialiste reconnu du jeu d'échecs et de bridge, auxquels il consacra des ouvrages aujourd'hui recherchés ; qu'il fit éditer et connaître *Magie familière*, l'admirable recueil poétique que son ami Roger Goossens (1903-1954), professeur de littérature grecque et de sanscrit, à l'Université libre de Bruxelles, refusait de publier de son vivant.

Denis Marion, qu'on avait vu sur tous les fronts de la culture littéraire et artistique, s'éteignit, à Paris le 15 août 2000.